



CHASSES AU CONGO ⁽¹⁾



Avec les pygmées

À deux kilomètres du village, campe à flanc de côteau, un groupement de pygmées, des « Batwas ». Ils sont reconnus comme chasseurs, ce qui est d'ailleurs leur seule occupation. Je fais appeler deux ou trois de ces petits hommes pour explorer avec eux les environs le lendemain.

Ces Batwas sont très curieux à observer. Les uns croient que ce sont les véritables autochtones du Congo ancestral. L'arrivée des Bantous du Nord et de l'Est les ont chassés au fond de leurs vieilles forêts où ils se sont tapis, se nourrissant de racines et de fruits forestiers en se livrant à leur unique occupation : la chasse. Ils ne sont jamais parvenus à se mettre au niveau des Bantous tout près desquels ils vivent, mais séparément, généralement à la lisière de la forêt. Ils sont absolument primitifs.

Leurs villages établis près de la forêt changent souvent d'emplacement et sont constitués de petites huttes basses construites à l'aide de pieux et d'herbes ou de feuillage. Elles sont difformes, négligées, d'aspect misérable et ne dépassent pas 1,60 m. de hauteur. Ce sont des refuges : une cloche en paille trouée d'une ouverture comme unique entrée, très basse.

Petit, sale, presque nu, la peau noire, la face renfrognée au nez écrasé, le regard voilé et fauve, le Batwa n'est pas beau. Moins intelligent que le Bantou, qui l'a en quelque sorte dominé sans l'asservir, il est cruel pour son ennemi, assez craintif, mais tout à fait primitif. Il a un fond d'honnêteté, est courageux et endurant. Rancunier, il n'aura de cesse qu'après s'être vengé du mal qu'on lui aurait fait.

Il ne connaît rien à l'agriculture et ne s'adonne qu'à la chasse du petit gibier. Ses frères de l'Ubangi ou de l'Uele s'attaquent, eux, aux éléphants. C'est une véritable meute qui encerclé alors la grande bête dans la forêt. Frottés d'excréments

d'éléphants, ces chasseurs sont d'une vivacité et d'une agilité extraordinaires. Ils se faufilent parmi la broussaille des bas taillis comme des félins. Ceints d'une pauvre peau de singe ou de quelque vivéridé, ils ne sont nullement gênés dans leurs mouvements et se glissent presque inaperçus jusque tout près du gibier convoité. Je me suis laissé affirmer que ceux qui arrivent derrière l'éléphant se jettent sur lui en se pendant à la queue et frappent alors frénétiquement le jarret de la lourde bête dans le but de lui couper le tendon. Pendant ce temps, les autres lancent leurs sagaies et leurs flèches empoisonnées et parviennent à tuer l'énorme pachyderme.

Il y a évidemment de la casse et souvent plusieurs de ces hardis petits bonshommes paient leur témérité de leur vie.

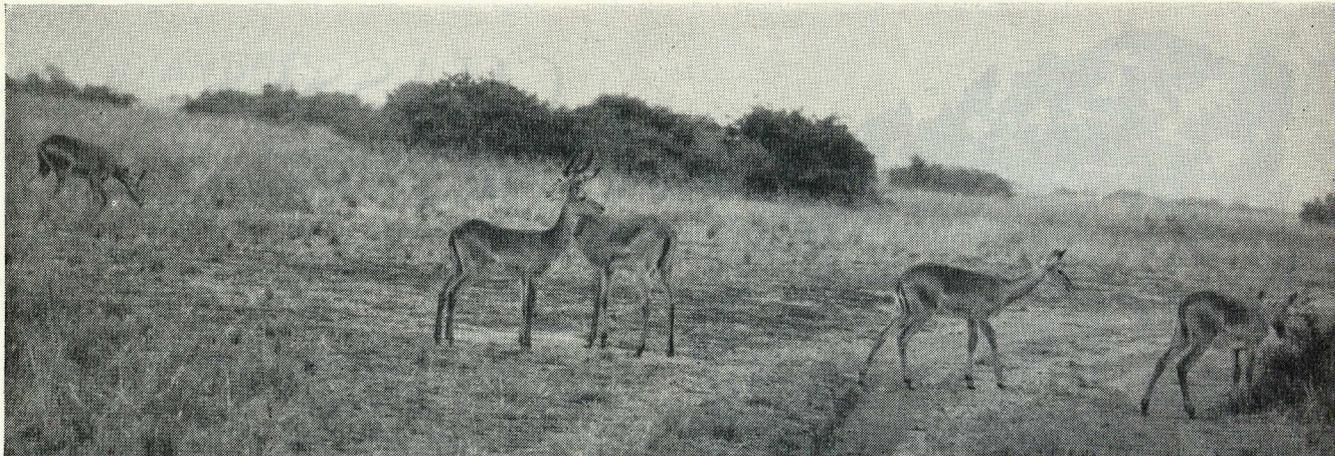
Les Batwas d'ici ne s'attaquent qu'aux petits animaux.

Le forgeron est le seul artisan chez eux. C'est lui qui forge les fers de lance, de sagaies et de flèches, encore qu'ancestralement ils ne connaissent pas encore le fer et usaient simplement de bois durci au feu. Les arcs sont petits, mais leurs flèches sont empoisonnées par un produit poisseux obtenu par la décoction d'érytrines (2). Il faut toujours se méfier de ces armes ; car le poison qui

(1) Suite à l'article « Coups de fusil dans l'eau et travailleurs fantômes ».

(2) Le poison dont se servent les Batwas pour leurs flèches est obtenu par le suc laiteux d'euphorbes, par incision dans les troncs tendres. C'est un latex gommeux blanchâtre qui jaunit bientôt, puis tourne au brun sombre après décoction et qui secrète un poison violent d'érytrine.

C'est un liquide dans lequel sont trempées les pointes des flèches. Le produit durcit et adhère fortement au fer ou au bois. Mis en contact direct avec le sang, son effet destructif agit rapidement sur le cœur dont il arrête les mouvements et les paralyse.



les englué est violent et entraîne rapidement la mort.

Ne s'adonnant pas à l'agriculture, le Batwa qui désire des patates douces, du manioc, du riz, des bananes ou des arachides, se rend au village des Bantous, où il fera du troc contre de la viande de chasse. Il lui arrivera aussi parfois de prélever lui-même sur le champ du voisin ce qu'il désire, mais alors il laissera coincé dans les branches d'un arbuste et emballé dans des feuilles, un morceau d'antilope ou de potamochère en guise de paiement. Il est honnête et les Bantous sont habitués à ses manœuvres. Leurs femmes sont minuscules et ne portent comme vêtement qu'une loque ou une peau de singe retenue par une ceinture de liane. Le Batwa n'est cependant pas un dégénéré, il semble de race pure. Il arrive cependant qu'un Bantou prenne chez les pygmées, mais jamais un homme ne se mariera à une femme bantoue.

Les observations qui sont données ici, rencontrent cependant une thèse différente. D'après certains, on évoquerait que les invasions en Afrique centrale se sont faites du Nord au Sud. On ne signale pas de passage de tribus pygmées. Ceux-ci sont confinés à la Grande Forêt, sans avoir laissé de traces ni au Nord ni au Sud de celle-ci. On pourrait donc admettre que les invasions ont laissé derrière elles des isolés et des trainards qui se sont fait refouler vers la grande Forêt. L'habitat aurait modifié la structure anatomique de ceux-ci et aurait créé une race spéciale, formée de gens d'origine très diverse qui ont fini par se ressembler physiquement. Ce ne seraient pas des autochtones, mais des individus auxquels cet habitat spécial a fini par donner un type commun.

On fait remarquer encore que dans les montagnes du Caucase où habitent 26 races parlant des langues foncièrement différentes, les montagnards ont acquis un type spécial ayant tous les mêmes particularités anatomiques. On peut admettre que la Grande Forêt dont l'influence est certainement plus intense, a pu créer un type d'homme tout à fait spécial.

Cependant rappelons que Ptolémée citait les Pygmées vers les sources du Nil, aux Monts de la Lune et parle bien d'un peuple de nains.

Ce qui frappe encore, c'est qu'on n'a jamais démenti ou prouvé que le Centre africain n'était pas peuplé d'hommes alors que jamais on n'a pu signaler le passage vers ce Centre forestier des Pygmées.

Quoi qu'il en soit, les Batwas sont éparpillés vers l'Est du Congo, au Kasai, au Maniéma, Kivu et l'Uele, dans l'Ituri et même dans le Nord du Katanga ainsi qu'au Ruanda-Urundi. Ils sont peu nombreux et ont leurs langues propres, toutes différentes des dialectes bantous et encore mal étudiées. Ils sont nomades et changent d'emplacement si le gibier se fait rare, étant toujours à sa poursuite. L'homme chasse tandis que la femme va en forêt quêrir des pousses ou des racines comestibles ainsi que des ignames et des fruits sauvages.

Les Batwas sont restés longtemps conservateurs, semblant réfractaires au progrès que les Bantous ont assimilé, la forêt leur ayant donné un caractère spécial. Ils ont le culte des ancêtres et continuent leur genre de vie sauvage. Par ailleurs, c'est un petit peuple gai qui aime la danse.

Comme armes, pas de fusil, ils s'en tiennent à l'arc et aux flèches empoisonnées ainsi qu'aux lances ou sagaies effilées. Ils sont passés maîtres dans le piégeage et se montrent fort adroits dans cet art.

Ceux qui les connaissent bien, et je cite le capitaine de chasses de Medina qui les employa souvent, prétendent que ce sont les meilleurs auxiliaires lorsqu'il s'agit de s'emparer de bêtes vivantes. Ils furent souvent employés pour la capture des okapis.

★

On m'a amené deux petits bonshommes qu'on est allé chercher dans leur campement. Je les dévisage à mon aise.

Leurs faces noires sont quelque peu renfrognées avec quelque chose de vieux. Ils sont vifs, mais intimidés. Ils sourient en découvrant largement des dents jaunes. Leurs bouches aux lèvres épaisses ont la peau gercée. Les yeux sont fauves, la sclérotique tourne au brun. Une pauvre loque maculée leur ceint les reins en passant entre les jambes nues. C'est tout leur vêtement, idéal d'ailleurs pour courir en forêt. Une liane leur sert de ceinture enserrant un couteau.



EGOCERE NOIR - *Hippotragus Niger*.
Antilope Cheval noire - Witpens des
Boërs - Sable antilope. — Grande
antilope de l'Est africain, Congo et
Sud Afrique de belle taille : 2,25 m. de
long 1,35 au garrot. Cornes en sabre
atteignant parfois un mètre suivant
la courbe.

Pelage noir foncé, brun foncé chez la
femelle, ligne blanche entre les yeux
et les naseaux. Le ventre blanc (Wit-
pens).

Nom vernaculaire swahili : Kokoni.

(Photo Parcs Nationaux)

En arrivant, ils ont planté en terre leur lance effilée et déposé leur arc ne gardant que leur carquois contenant des flèches encapuchonnées ; ceci afin de ne pas se blesser et de s'empoisonner.

Je les interroge sur le gibier de la région ; il paraît qu'il y a des éléphants et des buffles. Ils reviendront demain matin pour me conduire sur le terrain de chasse.

Je leur offre quelques cigarettes et leur fait distribuer un cop de sel, ce qui a le don de les faire loucher drôlement. Tout heureux, ils reprennent leurs armes et s'en vont comme des rats.

★

Les deux Batwas ont tenu parole et sont au rendez-vous dès le grand matin. Ils reçoivent une autre ration de sel, ce qui stimulera leur zèle, et avec deux de mes hommes nous nous mettons en route.

Le sentier grimpe au flanc de la colline qui domine le grand village de Dibwe pour entrer en forêt.

Après quelque temps, nous apercevons des traces fraîches du passage d'éléphants. Les trous faits par les pieds ne sont pas profonds ni larges, mais nous suivons néanmoins la piste qui nous facilite la progression sous bois. Pendant des heures nous marchons par plaines et par sylves, par monts et par vaux. Les petits Batwas glissent comme des singes à travers tout, souples et agiles. Mais nous avons beau courir, nous ne découvrons aucun animal et devons finalement revenir bredouilles.

Ayant décrit une large boucle, les petits bonshommes nous font passer par leur village (campement est bien plus exact...). Nous sommes entrés là sans le savoir, car les herbes environnantes sont plus hautes que les cases minuscules qui se groupent comme des champignons à la lisière du bois. Le premier mouvement de la tribu est la fuite ; mais les guides les rappellent avec de petits cris ; hommes, femmes et enfants s'arrêtent peureusement et regardent, prêts à s'enfuir au premier geste.

Je fais la pose pour boire à ma gourde et fumer une cigarette.

Les chasseurs ont parlé à leurs frères renseignant la tribu sur mes bonnes dispositions. Ce dialecte est absolument incompréhensible pour moi ainsi que pour mes hommes ; il n'a rien qui ressemble aux dialectes bantous et est complètement dissimilable du kingwana parlé par les Bantous d'ici. Ce sont des petits cris rapides et nuancés. Mis en confiance, les plus hardis se décident à s'approcher et viennent me considérer comme un phénomène.

Des femmes toutes petites et sales traînent des gosses poussiéreux qui crient de frousse. Nues ineffablement, elles ne portent pour toute vêtue qu'une loque fangeuse de quelques centimètres de largeur.

Le campement est sordide ; les déchets jonchent partout le sol non balayé. Il y a quelque chose de misérable dans cette petite communauté. Dois-je rappeler que je parle de 1925 ; nous savons que les Batwas ont beaucoup appris depuis lors ; je ne fais que relater ce que j'ai vu.

Je ne me suis pas attardé longtemps et je suis rentré à Dibwe.

EN ROUTE VERS TSHELE

Le recrutement est absolument négatif et il est certain que personne ne se décidera à quitter le village. Ces gens sont très bien ici, chez eux ; ils ont à boire et à manger, ils ont leurs amitiés, leur « vie », qu'iraient-ils s'engager pour aller travailler au loin ?...

Est-ce un défaut de la civilisation : « Tu travailleras à la sueur de ton front... » Oui, oui, bien sûr, mais mon prêche n'obtient aucun succès parmi ces populations placides.

Je ne puis pas non plus attendre le retour problématique de l'administrateur ; je perdrais trop de

temps. Il ne me reste donc plus qu'à reprendre la route et à rentrer.

Le lendemain, je reforme la caravane pour le retour par Kasongo-Tshele. En suivant cet itinéraire, j'espère bien tirer un ou deux éléphants à gros ivoire.

Sur le versant d'une colline, j'ai trouvé une borne géodésique marquant le 5^e parallèle Sud ; cela m'aidera à ajuster la carte que je dresse.

La région est constituée par des plaines rousses parsemées d'arbustes noueux. Les cours d'eau coulent paisiblement, cachés par des galeries boisées. C'est la caractéristique savane boisée du Katanga, transition entre la Grande Forêt équatoriale et la savane nue des grandes prairies herbeuses du Sud.

Il fait une chaleur torride, le soleil rissole le paysage.

Nous avons relevé en cours de route quelques traces fraîches de buffles, mais je n'ai pas le temps de chasser, car l'étape est longue. Il y a aussi plusieurs pistes d'éléphants datant de la veille ou de plusieurs jours.

Au village de Zele, les indigènes m'invitent à constater les dommages exercés par les éléphants à leurs plantations. Les champs sont raziés ; ce qui n'est pas arraché est aplati ; plus rien ne reste debout. Il est certain que ces pauvres gens ont trimé pendant longtemps pour élaborer leurs cultures et qu'ils doivent ressentir quelque amertume de voir tout détruit en une seule nuit par ces vandales : c'est la disette au village perdu dans la brousse.

Les traces révèlent de petits éléphants, mais les autochtones affirment avec aplomb que ce sont des bêtes énormes avec de l'ivoire « comme ça ». Evidemment... je ne suis pas dupe car je sais par expérience que le Noir a tendance à exagérer la taille des animaux. Pour lui, il n'y a réellement que la viande qui compte ; un éléphant est toujours une « grande bête », mais il faut distinguer « grand » et « volumineux ».

Les traces dénoncent toujours la taille des animaux. Le chasseur néophyte, peut être amené à se laisser tenter par le bagoût des indigènes et se lancer à la poursuite d'animaux insignifiants. Dans le feu de l'action, il sera amené à tirer rapidement et à abattre un éléphant porteur de petites pointes. Il sera lésé, évidemment, mais cette pièce comptera pour son permis. Il se peut aussi que ce soit une femelle et dans ce cas l'ivoire sera tout simplement confisqué par l'administration. Ce sont des mésaventures qui peuvent se produire même chez de vieux chasseurs chevronnés. J'ai souvent remarqué que des pisteurs manquant d'habitude dans la chasse à l'éléphant s'exagèrent le volume des animaux entrevus un moment parmi la broussaille. Leur première réflexion est que la bête est énorme : c'est un « nyama kabambi », c'est-à-dire une grosse viande. La suggestion aidant, le chasseur se voit entraîné par la même exagération, d'où déception malheureusement dommageable. Avec l'expérience, on regarde mieux l'ivoire de l'éléphant et c'est cela qui aidera le chasseur à choisir sa pièce. C'est la raison pour laquelle on délaisse les animaux qui ne présentent pas les indices certains de leur volume intéressant.

Le soleil est déjà haut et je n'ai nulle envie de m'attarder ; nous nous remettons en route pour atteindre Tshele où nous allons loger.

Cette région semble être bien peuplée de gros pachydermes et j'espère pouvoir étoffer mon tableau de chasse bientôt. Il est cependant étonnant que nous n'ayons pas rencontré de gibier ; il est vrai que le soleil chauffe ardemment et que celui-ci doit être réfugié dans l'ombre protectrice des bois. Les pistes sont multiples et plus ou moins fraîches.

Nous nous traînons sur un grand plateau en approchant de l'étape. L'herbe est courte comme celle d'une prairie (nous sommes en saison sèche), quand nous croisons plusieurs larges pistes qui coupent le sentier zigzagant. Des éléphants de forte taille sont passés là, laissant de profondes empreintes.



HIPPOTRAGUS EQUINUS. — Antilope Rouanne - Roan Antelope - Paard Antilope (Boër) Kokoni (Kiswahili). Plus grande que Hippotragus Niger, jusque 2.80 m. de long. et 1.50 au garrot. Cornes moins belles que H. Niger : environ 0.50 m. suivant la courbe - écartement : 0.24 m. Pelage gris-roux, taches blanches au-dessus des yeux et sur le museau. Les mâles sont parfois plus foncés ou brunâtres.

Habitat : grandes plaines de savane, souvent aride, mais ayant des points d'eau. Très méfiantes, vivent en famille peu nombreuse. Difficiles à approcher en terrain ouvert. Chair de très bonne qualité.

(Photo Parcs Nationaux)

tes dans le sol défoncé. Les herbes sont couchées et celà forme comme un boulevard dans la plaine.

Machinalement, je suis ces pistes pour les étudier ; elles vont vers l'Ouest et dévalent vers des galeries forestières qui courent là-bas au fond de la vallée. Ces empreintes sont des plus intéressantes : larges et longues d'environ cinquante centimètres ; de grands boulets tout chauds fument encore quand l'homme qui me précède y plonge l'orteil. Il me regarde et ses yeux ronds me disent : « Tu vois, c'est tout frais ; les bêtes ne sont pas loin... et quelles bêtes !... »

Cependant j'ai beau scruter de tous côtés, je ne décèle rien.

Tshele est tout proche d'ailleurs. Allons y, je déciderai là-bas.

J'ai dénombré au moins quatre très gros éléphants de taille extraordinaire, vu la profondeur des empreintes. J'ai un espoir fou et je me sens revivre.

Rapidement installés au village, les boys ont débalié tout et déjà le cuisinier s'occupe de ses casseroles.

Tshele est une agglomération assez grande, mais qui n'a pas l'importance de Dibwe que nous avons quitté ce matin. Le chef a l'air convenable et donne des ordres pour le ravitaillement de mes porteurs harassés. Tout va bien. J'obtiens la confirmation que la région est riche en éléphants de forte taille et déjà le chef m'engage vivement à passer quelques jours chez lui pour chasser. Il m'assure que je « dois » tuer d'énormes bêtes avec de l'ivoire « comme ça », et son geste désigne le rebord supérieur de la véranda...

Quoi qu'il en soit, ce que j'ai vu tout à l'heure est encourageant et l'insistance du chef ne m'étonne pas trop. Dès qu'un chasseur blanc de quelque renommée passe dans un tel village, il sera toujours sollicité à chasser le gros gibier. C'est naturel et les indigènes mettront tout en œuvre pour le retenir et le décider à tuer du gibier dont ils feront leurs délices.

L'étape a été dure et le soleil tyrannique nous a cuits et recuits proprement. Tout le monde est harassé et aspire au repos. Dès qu'ils sont arrivés, les porteurs ont déposé leurs charges et se laissent choir à l'ombre moins chaude des vérandas poussiéreuses. Les serviteurs, eux, n'ont pas de répit : il leur faut déballer et monter l'installation du campement. Le cuistot, lui, installe sa cuisine de fortune et se fournit d'eau potable et de bois de chauffage. Il n'a pas le droit d'être fatigué. Ce sont des petits points que l'on oublie trop souvent et qu'il est bon de souligner parfois pour reconnaître la vaillance de certains noirs.

Je me suis allongé dans mon transatlantique après m'être rafraîchi avec volupté ; le boy a dressé la table de campement, lorsqu'un indigène se présente devant moi en plantant le fer de sa lance en terre. Après m'avoir salué, il me dit savoir que je suis un grand chasseur qui cherche des éléphants. Il revient de la plaine où il a rencontré

une harde de formidables animaux. Ils sont splendides, énormes, avec des pointes d'ivoire « comme ça ». J'ai dû voir leurs traces en venant, m'assure-t-il. Il a laissé les pachydermes dans une plaine peu éloignée où ils se promènent tranquillement. Sachant que j'arriverais à Tshele (les communications vont vite ici), il est accouru pour m'avertir, et m'engage vivement à partir sur le champ, car je dois faire une chasse merveilleuse.

Du coup, la fatigue m'abandonne ; je renvoie le plat que vient de m'apporter le serviteur, rassemble immédiatement mes deux pisteurs et guidé par l'indigène, je pars illico.

Robert de LANDTSHEER.

(à suivre)

ETES-VOUS MEMBRE DE L'ASSOCIATION DES VETERANS DU CONGO BELGE ?

L'Association des Vétérans du Congo belge est heureuse de constater le succès qu'elle rencontre dans tous les milieux coloniaux.

Elle groupe actuellement un millier de membres. Elle pourrait doubler et tripler si chacun de ceux qui ont compris l'intérêt d'une action en commun accordait sa collaboration à l'association en recrutant de nouveaux membres.

Voici succinctement les conditions requises pour être membre de l'Association des Vétérans du Congo belge :

Etre âgé de cinquante ans minimum et **une des conditions suivantes** :

- 1° avoir plus de 10 ans de séjour effectif au Congo belge ;
- 2° plus de 20 ans de carrière y compris les congés ;
- 3° plus de trente ans du premier départ à la Colonie.

Prière d'adresser les demandes au Secrétariat, 34, rue de Stassart, Ixelles.

L'aide apportée à l'Association pour la soutenir confèrera plus de puissance à l'action de chacun et de tous.

CONGOFER

S. C. R. L.
LEOPOLDVILLE

**Tous les aciers
sous toutes formes et qualités**

Fers à béton, aciers marchands, profilés, tôles
boulons, rivets, échafaudages métalliques, aciers
spéciaux, fontes de bâtiment, métal déployé, liens
métalliques, etc.

Consultez-nous - Demandez notre
documentation

SIEGE SOCIAL :

12, Avenue des Aviateurs, Léopoldville - Tél. : 25.58